



You have downloaded a document from  
**RE-BUŚ**  
repository of the University of Silesia in Katowice

**Title:** Les petits riens quotidiens ou l'univers de François Blais

**Author:** Ewelina Berek

**Citation style:** Berek Ewelina. (2018). Les petits riens quotidiens ou l'univers de François Blais. "Romanica Silesiana" Nr 1 (2018), s. 91–100.



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIwersYTET ŚLĄSKI  
W KATOWICACH



Biblioteka  
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki  
i Szkolnictwa Wyższego



EWELINA BEREK

Université de Silésie à Katowice

## Les petits riens quotidiens ou l'univers de François Blais

### The Simple Little Things or the François Blais' World

**ABSTRACT:** To write about everyday life becomes a characteristic of the contemporary literature. The Quebecer literature is not an exception. By looking at the literary output of the last few years, we are proposing to study François Blais' last novel, *Sam*, published in 2014. In the most of his texts, the novelist is pleased to write about the ordinary life and to introduce day-to-day reality in the text is a challenge, which impacts significantly our perception about the narrative.

**KEY WORDS:** François Blais, contemporary Quebecer novel, French-speaking novel in the 21st century

« Quand l'ordinaire devient beau, que le quotidien ravit et que le banal séduit, aucun doute n'est possible : l'auteur est doué » peut-on lire sur le site de la maison d'édition « L'instant même » dans la critique d'un des romans blaisiens<sup>1</sup>.

François Blais est un écrivain québécois dans la quarantaine, l'un des plus singuliers et prolifiques de sa génération. Le romancier est né en 1973 à Grand-Mère, un village de quinze mille habitants, une municipalité fusionnée à Shawinigan en 2002, située dans la région de la Mauricie, qui est devenu le décor préféré de la plupart de ses romans<sup>2</sup>. L'auteur compte à son actif douze textes en autant d'années – huit romans, deux recueils de nouvelles, un texte pour la

---

<sup>1</sup> La critique concerne le quatrième roman de l'auteur intitulé *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* sorti en 2009 mais elle pourrait aussi bien s'appliquer à d'autres textes de François Blais. Cf. <http://www.instantmeme.com/ebi-addins/im/ViewBooks.aspx?id=2735>. Date de consultation : le 5 mars 2017.

<sup>2</sup> Les informations sur l'auteur et son village natal proviennent des sites : <http://www.instantmeme.com/ebi-addins/im/ViewAuthor.aspx?id=312> et <http://grandquebec.com/mauricie/grand-mere/>. Date de consultation : le 10 mars 2017.

jeunesse et un récit. Finaliste et récipiendaire de quelques prix littéraires, le romancier a acquis une certaine renommée auprès du public et de la critique.

Comme chez d'autres auteurs des quinze dernières années, chez François Blais, on peut remarquer une rupture notable avec les générations précédentes car les jeunes auteurs « sentent chez eux un rapport au monde en prise sur l'époque, tout en étant universels » (DUCHATEL, 2009 : 19). Aux dires de la critique, ces auteurs appartiennent à la relève pleine de promesses. Le Grand-Mérois fait donc partie de la génération des écrivains post-Révolution tranquille, celle qui succède à la génération légendaire des baby-boomers, génération charnière qui a connu la mutation fondamentale de la société québécoise.

Afin de penser le quotidien et démontrer que celui-ci est un matériau privilégié des romanciers francophones contemporains, nous nous intéresserons à un roman de François Blais, à savoir *Sam*, le huitième roman de l'auteur, publié en 2014 chez « L'instant même ». *Sam* est le dernier roman du romancier où il semble retravailler la thématique qui lui est chère, à savoir le quotidien d'individus déterminés à ne rien faire de leur vie.

Dans le roman, un homme découvre une centaine de pages du journal de S\*\*\*, une femme qui donne juste son initiale, avec trois astérisques, native de Grand-Mère comme lui. À la lecture du document, le narrateur tombera amoureux de cette diariste chevronnée, qu'il baptisera Sam. Persuadé que l'auteure a abandonné le manuscrit dans une boîte aux Artisans de la Paix et, depuis, elle attend tranquillement qu'un éventuel lecteur la retrouve, il s'engagera dans une enquête et tentera par tous les moyens de la retracer. Séduit par une écriture vive, un ton incisif et un humour noir de Sam qu'il croit être « la femme de sa vie », il se mettra à chercher les amis et la famille de sa chère diariste. « Un *boy meet girl* littéraire, un béguin irrationnel et une trame récurrente dans l'œuvre du fier Grand-Mérois », résume le roman la journaliste Catherine GENEST (2014 : s.p.).

Le roman se compose du journal de cette jeune femme qui n'aspire à aucune vie sociale, ne fait rien de ses journées et n'a pas de passion ainsi que des interventions entre crochets du narrateur, qui commente, analyse et essaie de comprendre la personnalité de sa bien-aimée. Comme le met en évidence Richard Boisvert dans son article « *Sam* de François Blais : mine de rien », « [d]e ce trois fois rien, l'auteur réussit à vous tenir sous le charme pendant 191 pages » (BOISVERT, 2014 : s.p.).

La couverture du roman ressemble à un portrait-robot, diffusé par la police judiciaire durant une enquête, qui vise à faire le portrait le plus ressemblant possible du visage d'un criminel inconnu<sup>3</sup>. S\*\*\* devient ainsi une personne recherchée par son admirateur dont on suit les traces.

---

<sup>3</sup> Pour voir la couverture, consultez le site de la maison d'édition « L'instant même » : <http://www.instantmeme.com/ebi-addins/im/ViewBooks.aspx?id=3048>.

Le narrateur, tel un observateur-espion, une des figures narratoriales que l'on peut rencontrer souvent dans les œuvres contemporaines sur le quotidien selon René AUDET (2007 : s.p.), épie son environnement et rapporte ce qu'il a appris. Le lecteur s'amuse donc à lire les faits et les gestes d'une certaine S\*\*\* à travers son petit quotidien assez banal à Saint-Sévère ainsi que le récit d'une enquête menée par le narrateur. D'indices en hypothèses, de coïncidences en raisonnements établis grâce à son journal, le narrateur nous informe des constatations de ses trouvailles relatives à l'identité réelle de la jeune femme ainsi qu'à l'endroit où elle demeure.

Comme l'affirme François Blais dans l'un de ses romans : « [u]n roman, de nos jours, devrait [...] être une chose dépourvue de personnages, d'intrigue, de descriptions, d'auteur et de support matériel » (BLAIS, 2007 : 9). Presque tous les textes blaisiens réalisent cet anti-programme. Ils présentent des personnages n'ayant pas d'autres aspirations que celles d'avoir « pas de vie ». Chez le romancier, il ne faut pas espérer à rencontrer une intrigue encombrée de coups de théâtre et de rebondissements imprévus, rien qu'une chronique détaillée de l'existence archi-plate de ses personnages. « Mes livres, c'est une cathédrale d'affaires pas importantes », avoue le romancier lui-même (LAPOINTE, 2012 : s.p.).

Pour donner un petit goût du genre de phrases que le lecteur rencontrera dans *Sam*, en voici un petit extrait :

Bon, je vais tout de même te raconter ça en vitesse puisque tu<sup>4</sup> y tiens, on n'en est pas à cinq minutes près. (Tiens, je vais y aller à la The Blah Story, tu connais The Blah Story ? Bin, informe-toi.) Le déménagement s'est parfaitement déroulé, j'ai bla bla bla et maman a dit bla bla bla et Jacques a dit je peux appeler bla bla bla et pincer mon trailer sur son pick-up, enfin Jacques ne dit pas pick-up ni trailer, c'est camion et remorque, j'ai dit non c'est beau et bla bla bla ça m'a coûté bla bla bla mais au moins j'ai pas eu à bla bla bla en arrivant la première affaire dont je m'avise c'est que le toit bla bla bla et le frère de Jacques qui parle de vice caché et bla bla bla tu peux revenir sur l'ancien propriétaire (« revenir sur » pour « intenter un procès à ») et j'ai dit bla bla bla et j'ai appelé un gars de Charette qui répare les toits et bla bla bla et là je suis installée à Saint-S\*\*\* dans ma belle maison blanche avec des bla bla bla et une grosse bla bla bla et une jolie clôture en bois juste où le chemin Saint-François de bla bla bla devient la route Lachance et C\*\*\* est devenu un vrai chien de campagne à japper comme un demeuré après toutes les machines qui passent, et tout près de chez moi il y a un champ de bla bla bla le seul au Québec, je pense, ou en tout cas un des seuls. Ça sent bon. Voilà, tu sais tout. Maintenant, dehors.

BLAIS, 2014 : 24

La diariste ressemble aux antihéroïnes propres à l'univers du romancier : asociale, cassée, négligée, amatrice de junk food et lectrice boulimique. Comme

<sup>4</sup> La femme tutoie son journal.

les autres héros blaisiens, elle a du mal à vivre au sein de la société qu'elle observe et commente avec une pincée de cynisme et d'ironie. Isolée du reste du monde, elle fuit dans l'imaginaire de livres ou dans Internet. Ses activités préférées sont : boire de la bière, prendre une marche avec son chien et s'asseoir sur son balcon pour regarder le temps passer. Tous les personnages de François Blais mènent une vie très monotone en essayant d'éviter tous les contacts humains car chaque contact avec autrui leur fait souffrir.

Comme le souligne l'écrivain dans l'un des entretiens, dans ses romans il est « en plein dans le quotidien » et il se plaît à présenter des activités totalement anti-littéraires comme faire des promenades, jouer à des jeux vidéo ou regarder des émissions de télé. Ses personnages tirent un savoir aussi impressionnant qu'inutile de leurs pérégrinations sur Internet. Par exemple dans *Sam* la diariste consacre quelques pages pour présenter les rues (et les noms qu'elles portent) traversées avec son chien C\*\*\* :

On a longé la Saint-Charles un bout et on a bifurqué vers Vanier (général Georges-Philias Vanier, gouverneur général du Canada de 1959 à 1967), où on a emprunté le boulevard Wilfrid-Hamel (maire de Québec de 1953 à 1965) en direction de l'Ancienne-Lorette. Quand tu débarques à Vanier, tu t'aperçois que tu es dans le secteur de la ville qui ne fait pas partie du patrimoine mondial de l'Unesco. C'est laid en ciboire. Ce n'est pas encore le Cap-de-la-Madeleine mais, par moments, ça s'en rapproche. À un moment donné, Wilfrid-Hamel cesse d'être bordé de trottoirs, alors on a reviré de bord et on a traversé de nouveau la Saint-Charles, par le pont Scott cette fois, et on s'est ramassés dans Saint-Sauveur, un autre coin qui ne paye pas de mine. En arrivant dans ce quartier par le pont Scott, on tombe dans un secteur assez belliqueux : deux généraux côte à côte, rue Général-Vanier et rue Général-McNaughton (commandant de la première division d'infanterie canadienne, puis ministre de la défense lors de la Seconde Guerre mondiale), suivis de deux des vainqueurs de 1945, rue Roosevelt et rue Churchill. Rien pour Staline-le-pas-fin, à la place une rue de Verdun et, perpendiculaire à tout ça, une rue de la Victoire d'aspect un brin loser. Si tu marches quelques minutes dans Saint-Vallier en direction de Saint-Sacrement, tu croises une rue de l'Armée, une rue de la Marine et une rue de l'Aviation.

On a pris Saint-Sacrement jusqu'à Charest et on a trouvé le courage de grimper en Haute-Ville par l'escalier Joffre (encore un guerrier, un maréchal de France). On est revenus par le chemin Sainte-Foy, qui se met à s'appeler rue Saint-Jean au coin de Salaberry (Charles-Michel d'Armberry de Salaberry, qui s'est illustré à la bataille de Chateauguay, la fois que le Canada a gagné la guerre contre les États-Unis il y a exactement deux siècles de cela, et là il serait temps qu'on organise le match revanche, je sens qu'on peut les battre de nouveau), puis on est redescendus par la côte du Palais et on a regagné Limoilou par le boulevard Jean-Lesage. C\*\*\* connaît déjà le quartier : en arrivant près de chez maman, il détourne la tête et fait mine de passer tout droit, mais ça ne prend pas.

Chez François Blais, si l'intrigue est la plupart du temps réduite à zéro et le sujet presque inexistant, des anecdotes anodines ou de simples commentaires sur la réalité prennent le dessus et dirigent le récit vers ce qui passionne particulièrement le romancier, les livres qu'il a lus, les sites qu'il a visités et une multitude de choses superflues. Dans *Sam*, le lecteur aura affaire entre autres à la littérature canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle, au journal de l'artiste Marie Bashkirtseff, une contemporaine de Maupassant, à la présentation de l'activité de la Commission de toponymie du Québec (BLAIS, 2014 : 54–55), à la liste des dix-sept appellations de la localité Yamachiche (2014 : 33–34), au résumé de la séance du conseil municipal (2014 : 137), à la liste des maisons avec un œil-de-bœuf (2014 : 58–60), aux résumés d'un polar islandais d'Arnaldur Indriðason (2014 : 100–101), de *The Fifth Witness* de Michael Connelly (2014 : 118, 133–134) et de quelques autres livres, à la liste de titres trouvés dans la boîte à livres (2014 : 12–14), à la description de la couverture d'une édition critique datant de 2007 du classique *Angéline Montbrun* en poussant son zèle jusqu'à noter son numéro ISBN (2014 : 62–64) et ainsi de suite.

Outre la banalité de l'existence, le romancier traite son texte comme un tremplin pour réfléchir de la place qu'occupe l'imaginaire dans la vraie vie. Dans la vision du monde que François Blais met en scène dans ses textes, l'écrit et le récit prennent souvent de l'avantage sur la vie elle-même. « [S]es personnages vivent avant tout parce qu'ils sont traversés de récits et qu'ils sont travaillés par leur rapport à l'écrit. Ils vivent en quelque sorte dans un métarécit qui semble justement dominer le *storytelling* parce qu'ils ramènent à eux plus d'histoires qu'ils n'ont de vie à vivre » remarque Mathieu ARSENAULT (2010 : 31).

L'auteur prend aussi plaisir à imaginer des filles idéales que ses protagonistes s'inventent ou des âmes sœurs qui ne parviennent jamais à se rencontrer. D'après François Blais, « [l]a plupart du temps, tout ce [qu'il] essaie de faire dans [s]es romans, à part [s]on comique, c'est de créer [s]a Fille Idéale » (LALONDE, 2014 : s.p.). Aux dires de Mathieu Arsenault, la jeune fille blaisienne, spirituelle et lettrée, ne se montre jamais qu'à travers l'écriture. « Soit narratrice, soit figure fantasmée par l'auteur, elle se désiste constamment, finit par fuir ou disparaître carrément dans un jeu de miroirs narratifs », souligne le journaliste (ARSENAULT, 2010 : 30). C'est aussi le cas de *Sam*, où le protagoniste s'éprend d'une femme qu'il n'a jamais rencontrée et dont il pense être son âme sœur, « une fille que l'on ne connaît que par quelques dizaines de milliers de mots » (BLAIS, 2014 : 9).

Presque tous les romans blaisiens fonctionnent selon le même schéma, et comme le suggère Mathieu Arsenault « résumer l'intrigue des romans de Blais laisse l'impression d'un ressassement des mêmes éléments » (ARSENAULT, 2010 : 30) : un récit-cadre sert de prétexte au narrateur à incorporer dans le texte de petites histoires, des réflexions sur les sujets les plus divers, entremêlés de lettres, de fables ou de « récits dans le récit » sans se préoccuper de l'ordre chronologique des événements présentés. Dans ce récit gigogne, le protagoniste-narrateur

s'écarter spontanément de la trame principale afin d'épiloguer sur un sujet qui lui tient à cœur sur le moment, et ces parenthèses prennent souvent des proportions démesurées. Ces petits textes n'apportent à peu près rien au récit principal.

Dans *Sam*, le quotidien observable au niveau thématique se reproduit également au niveau formel par le fait que S\*\*\* tient un journal que le narrateur retrouve. D'ailleurs la diariste s'adonne avec plaisir à la lecture d'un autre journal, celui de Marie Bashkirtseff, une diariste, peintre et sculptrice d'origine ukrainienne, née dans une famille noble et fortunée, morte de tuberculose à l'âge de 26 ans, dont le journal a été publié en 1888, et a fait florès à son époque, dont la publication fut considérée avec le journal des Goncourt comme la date charnière pour le genre diaristique, devenu ainsi un genre littéraire établi (AUGER, 2012 : 3). Le journal de Marie Bashkirtseff frappe par la préoccupation constante de l'auteure de laisser une trace : « Oui, il est évident que j'ai le désir, sinon l'espoir, de rester sur cette terre, par quelque moyen que ce soit. Si je ne meurs pas jeune, j'espère rester comme une grande artiste ; mais si je meurs jeune, je veux laisser publier mon journal qui ne peut pas être autre chose qu'intéressant » – lit la diariste blaisienne dans le fameux texte de Bashkirtseff (BLAIS, 2014 : 11).

Par contre, laisser une trace par la littérature intime n'est pas la préoccupation principale de S\*\*\*, elle n'a rien à dire, rien à transmettre, sinon sa vie sans intérêt et ses maintes lectures. D'ailleurs le même manque d'intérêt porté à une certaine notoriété par la littérature concerne également l'auteur. Comme le souligne Philippe Mottet quant au premier roman blaisien, dans son œuvre l'auteur n'a aucun message à transmettre, n'a pas voulu prendre position sur ce que la société québécoise postmoderne est ou peut être et ce qu'il essaie de faire, c'est : « Tout simplement, [de convier] son contemporain, aux prises avec les mêmes déceptions et les mêmes enthousiasmes, à communier dans et par la littérature » (MOTTET, 2009 : 254). Le roman blaisien s'empare du non-événement afin de saisir le quotidien dans sa banalité et sa complexité. Cela permet d'approcher la littérature de la vie et de représenter une nouvelle socialité québécoise, telle qu'elle est définie par Gilles Paquet dans son *Oublier la Révolution tranquille. Pour une nouvelle socialité* de 1999 (MOTTET, 2009 : 253).

Le choix de la forme ne semble donc non plus anodin. Le personnage ainsi que le romancier consacre un texte entier à retracer la vie d'un personnage quelconque ni intéressant ni exceptionnel. Auparavant l'intérêt de la littérature intime résidait dans le fait qu'une personne célèbre ou aspirant à le devenir désirait présenter sa vie exceptionnelle, représentative d'un milieu ou d'une époque.

Il nous semble légitime ici de citer les paroles de Dominique Viart et Bruno Vercier qui vont jusqu'à proposer que, en régime contemporain, le journal serait « devenu la colonne vertébrale de l'œuvre, tronc d'où partent ces branches qui sont des livres, ce qui la soutient et la détermine toute entière, véritable mise en texte de l'écrivain lui-même ». Dans ces conditions, disent-ils, « ce qui n'était [auparavant] qu'un document *sur* la vie et l'œuvre d'un auteur est désormais le

‘corps’ de l’œuvre, sa possible matrice, symptôme du *recentrement* du sujet dans les préoccupations contemporaines » (VIART, VERCIER, 2008 : 66, ce sont les auteurs qui soulignent). Même si François Blais n’a pas écrit de journal sur lui, il puise abondamment dans sa vie et explore à volonté le quotidien en se servant du genre « quotidien » par excellence. Ce choix serait donc caractéristique voire symptomatique du changement qui s’est opéré dans la littérature de nos jours.

Ceci dit, il nous semble pertinent de réfléchir à la littérature québécoise d’aujourd’hui. En 2003, dans son article au titre provocateur « Après la littérature. Variation délirante sur une idée de Pierre Nepveu », François Ricard pousse sa réflexion sur la littérature québécoise contemporaine plus loin que Pierre Nepveu à la fin du XX<sup>e</sup> siècle dans *L’Écologie du réel* et parle d’une post-littérature, à savoir une littérature québécoise contemporaine qui s’écrirait en marge de la littérature. Il affirme :

[o]n a assisté, depuis [les années 1960], à diverses tentatives de « retour au bon sens » et à la normale, y compris de la part des anciens révoltés les plus révoltés : retour de la lisibilité, retour du réalisme, retour du lyrisme, retour de l’engagement, et quoi encore, autant de manières d’essayer d’oublier ce qui s’est passé, de le refouler, de faire comme si cela ne s’était pas passé. Or tous ces *revivals* ont beau être sympathiques, on ne revient pas de la mort. Ou plutôt, on en revient, mais comme un « revenant », justement, c’est-à-dire le spectre d’un être qui n’est plus.

RICARD, 2003 : 72

Aux dires du chercheur, la période du radicalisme des années 1970 a dépouillé la littérature du fondement de sa légitimité et de son autorité. Il ne faut donc plus parler de littérature mais plutôt de sa mort, et de ce qu’elle n’est plus.

Dans l’ouvrage *La littérature française au présent – Héritage, modernité, mutations*, consacré aux œuvres françaises des dernières décennies, Dominique Viart et Bruno Vercier évoquent une nouvelle ère littéraire qui commence, d’après les auteurs, dans les années quatre-vingt du XX<sup>e</sup> siècle, les années où surgit un nombre important d’écrivains jusqu’alors inconnus tels François Bon, Pierre Michon et Jean Echenoz qui ne s’adonnent plus aux jeux formels mais qui

s’intéressent aux existences individuelles, aux histoires de famille, aux conditions sociales, autant de domaines que la littérature semblait avoir abandonnés aux sciences humaines en plein essor depuis trois décennies, ou aux « récits de vie » qui connaissent alors un véritable succès. Le goût du roman, le plaisir narratif s’imposent à nouveau à des écrivains qui cessent de fragmenter leurs récits ou de les compliquer outrageusement.

VIART, VERCIER, 2008 : 7–8



Les auteurs constatent aussi que la littérature est en train de changer car « ce n'est pas seulement une nouvelle génération qui s'avance, c'est bien une nouvelle esthétique qui commence à se dessiner [...]. Une page de l'histoire littéraire est vraiment en train de se tourner » (VIART, VERCIER, 2008 : 8).

Le quotidien, qui est un matériau simple, économique, facile d'accès, devient alors matière à récit ou plus précisément, la matière même du récit. Pour Isabelle Décarie, corédactrice du numéro de *temps zéro* de 2007 consacré au quotidien (Le numéro 1 s'intitule *Raconter le quotidien*), ce qui est raconté ne compte pratiquement plus et le quotidien ne s'avère être qu'un prétexte pour écrire encore, une sorte de contre-voix pour continuer à écrire malgré tout et composer avec ce que Dominique Viart appelle « les ruines du romanesque » (VIART, 2002 : 159 ; DÉCARIE, 2007 : s.p.). Selon la chercheuse le roman d'aujourd'hui n'aspire plus à transformer son genre, il n'aspire en fait à rien, sinon à simplement s'écrire. Elle cite les paroles de Milan Kundera selon lesquelles c'est justement ce dont le roman avait besoin. « Je le pense depuis longtemps : rien n'est plus important pour la littérature française d'aujourd'hui que de renouer le contact avec le concret perpétuellement escamoté » (KUNDERA, 1997 : 9–10). Le quotidien permet donc d'écrire le monde après l'effondrement des grands récits. En exploitant les récits focalisés sur l'ordinaire et le non-événement, donc sur ce qui pourrait sembler indigne de la littérature, il est possible de renouveler et d'apporter un souffle d'air frais dans la production romanesque contemporaine. Parce que ce qui compte finalement, c'est l'acte de raconter lui-même.

## En guise de conclusion

Pour conclure, il nous semble pertinent de citer l'une des opinions sur François Blais et sa place sur la carte littéraire du Québec d'aujourd'hui.

Tranquillement, un peu à l'écart du brouhaha du milieu littéraire, comme ses protagonistes, François Blais échafaude l'une des œuvres les plus cohérentes, intelligentes, amères et drôles de la littérature québécoise actuelle. Tranquillement, parce que la réception critique ne suit pas la qualité d'une écriture anthropologique, qui fait du mineur et du quotidien l'objet d'une remise en cause des conventions qui structurent les récits qui nous régissent. Est-ce en raison de son éloignement, de sa mise en scène périphérique, qui fait de Grand-Mère et de la Haute-Mauricie un centre virtuellement lié aux connexions mondiales, est-ce plutôt en raison de son plaidoyer pour une grande culture susceptible de changer les destins individuels, entravée pourtant par une culture populaire toujours vive mais menacée par les pratiques de masse, toujours est-il que ce silence relatif mérite d'être brisé.

En privilégiant le quotidien et le banal dans son œuvre romanesque, le romancier arrive en conséquence à rénover et à interroger les conventions courantes du récit, « le quotidien exposé ayant valeur de catalyseur d'une pensée du monde représenté » (AUDET, 2007 : s.p.). Voilà une bonne raison pour nous intéresser à ses textes d'où jaillit une force créatrice du quotidien.

## Bibliographie

- ARSENAULT Mathieu, 2010 : « François Blais. Entre Dostoïevski et Phantasy Star II ». *OVNI Magazine*, n° 4.
- AUDET René, 2007 : « Fuir le récit pour raconter le quotidien. Modulations narratives en prose contemporaine ». *temps zéro*, n° 1. <http://tempszero.contemporain.info/document84>. Date de consultation : le 13 février 2015.
- AUGER Manon, 2012 : « Un genre sans forme, sans histoire et sans littérature ? Lecture poétique du genre diaristique québécois ». Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal.
- BLAIS François, 2007 : *Nous autres ça compte pas*. Québec, L'instant même.
- BLAIS François, 2009 : *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant*. Québec, L'instant même.
- BLAIS François, 2014 : *Sam*. Québec, L'instant même.
- BOISVERT Richard, 2014 : « Sam de François Blais : mine de rien ». *Le Soleil*, le 9 mars 2014. <http://www.lapresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/livres/201403/08/01-4745896-sam-de-francois-blais-mine-de-rien.php>. Date de consultation : le 5 mars 2017.
- DÉCARIE Isabelle, 2007 : « Le quotidien à tout prix. Analyse du retour à l'ordinaire dans *Le drap* d'Yves Ravey et *Un an* de Jean Echenoz ». *temps zéro*, n° 1. <http://tempszero.contemporain.info/document69>. Date de consultation : le 13 février 2015.
- DUCHATEL Annick, 2009 : « L'éditeur cherche sang neuf ». *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, n° 6.1.
- GENEST Catherine, 2014 : « François Blais : Document 9 ». *Voir Montréal*, le 14 février 2014. <http://voir.ca/livres/2014/02/14/francois-blais-document-9>. Date de consultation : le 20 août 2017.
- KUNDERA Milan, 1997 : « "La nudité comique des choses". Avant-propos ». In : Benoît DUTEURTRE : *Drôle de temps*. Paris, Éditions Gallimard.
- LALONDE Catherine, 2014 : « La nonchalance de François Blais ». *Le Devoir*, le 1<sup>er</sup> mars 2014. <https://www.ledevoir.com/lire/401308/la-nonchalance-de-francois-blais>. Date de consultation : le 20 août 2015.
- LAPOINTE Josée, 2012 : « François Blais : les petits riens ». *La Presse*, le 10 février 2012. <http://www.lapresse.ca/arts/livres/2012/02/10/01-4494675-francois-blais-les-petits-riens.php>. Date de consultation : le 8 octobre 2013.
- MOTTET Philippe, 2009 : « Communion et communication dans *Iphigénie en Haute-Ville* ». In : Krzysztof JAROSZ, Zuzanna SZATANIK, Joanna WARMUZIŃSKA-ROGÓZ, eds : *De la fondation de Québec au Canada d'aujourd'hui (1608–2008) : Rétrospectives, parcours et défis / From the foundation of Québec City to Present-Day Canada (1608–2008) : Retrospections, Path of Change, Challenges*. Katowice, Agencja Artystyczna PARA.
- NAREAU Michel, 2014 : « Univers marginal ». « Fiction ». *Nuit blanche, magazine littéraire*, n° 135.
- RICARD François, 2003 : « Après la littérature. Variation délirante sur une idée de Pierre Nepveu ». *L'Inconvénient*, n° 5.

VIART Dominique, 2002 : *Le roman contemporain français*. Paris, Ministère des Affaires.

VIART Dominique, VERCIER Bruno, 2008 : *La littérature française au présent – Héritage, modernité, mutations*. Paris, Bordas.

### Sources Internet

<http://www.instantmeme.com/ebi-addins/im/ViewAuthor.aspx?id=312>. Date de consultation : le 5 mars 2017.

<http://grandquebec.com/mauricie/grand-mere/>. Date de consultation : le 10 mars 2017.

<http://www.instantmeme.com/ebi-addins/im/ViewBooks.aspx?id=2735>. Date de consultation : le 3 mars 2017.

<http://www.instantmeme.com/ebi-addins/im/ViewBooks.aspx?id=3048>. Date de consultation : le 3 mars 2017.

### Note bio-bibliographique

**Ewelina Berek** est maître de conférences à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction de l'Université de Silésie (Pologne). En 2011, elle a soutenu une thèse sur le roman historique postmoderne et postcolonial au Québec. Elle a aussi publié quelques articles sur la littérature québécoise et a co-édité en 2011, avec Marcin Gabrys et Tomasz Sikora, un ouvrage collectif *Towards Critical Multiculturalism: Dialogues Between / Among Canadian Diasporas / Vers un multiculturalisme critique : dialogues entre les diasporas canadiennes* (Katowice : Agencja Artystyczna PARA, 2011, 476 pp.). Elle s'intéresse à l'histoire et à la littérature contemporaine du Québec.